

Études littéraires africaines

LEUWERS Daniel, *Surimpressions d'Afrique*, éd. Editinter, 1999

Lilyan Kesteloot



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041862ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041862ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kesteloot, L. (2001). Compte rendu de [LEUWERS Daniel, *Surimpressions d'Afrique*, éd. Editinter, 1999]. *Études littéraires africaines*, (12), 38–40.
<https://doi.org/10.7202/1041862ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

En questionnant l'écriture de l'abolition de l'esclavage des écrivains des Antilles françaises, Romuald-Blaise Fonkoua tente de dénouer les fils d'un rapport complexe entre les Antillais et leur histoire usurpée par la France. Comment combler le vide et exprimer les voix occultées ainsi que le rôle des Nègres ? Quel discours choisir : historique, sociologique ou poétique ? Comment écrire l'histoire, afin qu'à travers elle soit saisie la réalité passée et actuelle des Antilles ? Face au discours de Placolty et Fanon, les écrits de Glissant proposent un début de réponse.

La dernière étude de l'ouvrage s'interroge sur le rôle donné à la commémoration par les différents acteurs. Daniel Delas tente de comprendre les enjeux et les manipulations à l'œuvre autour d'un tel événement : à la question "qui commémore quoi ?", on est rapidement confronté à un flou ambiant, laissant apparaître la volonté de la France de maintenir l'équivoque et l'illusion. Un des discours illustrant ce propos est un discours de banalisation de l'esclavage des Noirs, qui inscrit ce dernier au sein d'un phénomène plus global insérant toute forme de servage.

Ainsi cet ouvrage aux aperçus divers questionne plus qu'il ne raconte ou remémore l'esclavage et l'abolition. Il met le doigt sur les enjeux (multiples et transdisciplinaires) d'une véritable réflexion sur ce fait socio-historique qui concerne autant le passé, le présent que l'engagement de l'avenir pour la population antillaise française. La société contemporaine doit se pencher sur son passé et renouer avec sa mémoire afin de dynamiser son présent et son futur, rompant avec son état de soumission et de société de consommation, et ce, dans tous les domaines (politique, économique, social, culturel).

■ Gabrielle SAÏD

■ LEUWERS DANIEL, *SURIMPRESSIONS D'AFRIQUE*, ÉD. EDITINTER, 1999

Relu *Surimpressions d'Afrique*. J'avoue que la première fois... (il y a trois mois, en France), cela m'avait semblé rapide. Leuwers ne dit-il pas lui-même qu'il "surfe" sur l'Afrique ?

Ces notes comme prises au vol sur un carnet, et publiées telles quelles comme il le suggère... refus de trop creuser ? Soif de profiter par tous les pores de la mer, du soleil ? Irrésistible attraction des plages, des corniches, des femmes ? Et déjà on se dit tourisme, hédonisme si...

S'il n'y avait, en contrepoint, l'impact de la ville, des gens, des mendiants, des enfants. Dakar de l'émeute, Dakar du marché, Dakar des petits malfrats, Dakar du vendredi et de l'appel des mosquées, Dakar coloniale ou ce qu'il en reste.

Leuwers perçoit, écoute, aspire, accueille, repousse, encaisse. Une chambre d'enregistrement. Mais sensible. Il aime ou il n'aime pas. Vivant, mais pas seulement... Vivant mais mal dans sa peau. Dans son corps mala-

de, "L'Afrique me piège, m'engloutit, me prend aux tripes". Dans son corps sain mais son esprit anxieux, "Atmosphère agressive de Dakar. L'art de marcher vite... meilleure façon d'échapper à l'accostage généralisé".

Dans sa "bougerie" que nous nommerions plus volontiers bougeotte (mais c'est moins joli), son errance qui le mène de son petit coin de province - charme du pays tourangeau - aux antipodes de l'Europe : l'Australie, mais aussi de la "civilisation" : l'Afrique. Plus près aussi, la Grèce, la Tunisie, l'Algérie (en pensée), la Mauritanie (à travers *Méharées* de Monod).

Un livre de l'errance.

"Finalement mon besoin tenaillant de l'ailleurs, mon besoin de vivre ailleurs, toujours ailleurs..." Besoin existentiel ? On songe à Rimbaud ; mais tout de suite il nous corrige, "L'entre-deux, position idéale. Pourvu qu'il ne soit pas de surface" écrit-il encore.

Ah bon ! C'est qu'il s'y complait ? mais c'est qu'il en souffre aussi : "Je ne sais plus où trouver le vrai sommeil. A mi-distance de la France et de l'Afrique : au Maghreb peut-être... Toujours à contretemps. Dans l'entre-deux".

C'est complexe un poète ! Sismographe des cités qu'il traverse, des foules qu'il côtoie, des terres qu'il survole.

Le carnet de route de Leuwers nous renseigne surtout sur Daniel. Le professeur brillant, érudit, policé et insaisissable. Il écrit là beaucoup de choses qu'il n'a jamais dites. Pudeur ? Peur ? Education ? Timidité ?

Mal dans sa peau comme Blanc en Afrique, percevant tous les possibles malentendus, soucieux de marquer sa distance, sa répugnance d'avec les vieux colons comme d'avec les nouveaux (pas mal trouvé !) ou d'avec les touristes (le passage sur les chasseurs du Niokolo).

Mal dans sa peau en France comme un nomade parmi des sédentaires, voire comme un colonial en Europe. Etranger partout. Pas de petit Liré pour ce voyageur impénitent ? Si, un peut-être, la littérature, malgré, là aussi, l'incertitude, la suspicion, "L'écriture comme placebo...". "En finir avec le style papiers collés...", "Mon prochain livre sera d'une seule coulee et obéira à la fiction...".

La peur aussi du regard des autres, "de ceux qui écrivent déjà" certes, mais sûrement aussi des proches, des collègues, des intellectuels, ce que Michel Leiris appelait la corne du taureau dans l'arène, dans *L'âge d'homme*.

Cependant ici Leuwers fait face : "L'erreur première est évidemment de se placer sous ce regard accusateur - l'écriture ne valant vraiment la peine que si elle est liberté assumée, recherche de l'autre dans ce qu'il a de plus profond". "Ecrire comme à l'aimée. Ecriture-vie, oui. Ecriture nue également". On pourrait continuer sur la même lancée : écriture-solitude, écriture-défolement, écriture-participation... car mal dans sa peau mais heureux de vivre, Leuwers ! Ecriture-miroir. Fixation des moments parfaits. Ecriture-évasion. Lorsque l'écriture peut remplir toutes ces fonctions chez

un homme, nous avons affaire à un vrai poète. Je n'ai pas dit un romancier. Il est rare que les deux coexistent.

Or ici, ces "papiers collés" relèvent essentiellement de la poésie, coups de cœurs et blessures, allergies et affinités, tout est évoqué jamais expliqué ni justifié - esquisses légères, lavis, fusains - ... Avec parfois de brefs aveux : "j'aime Dakar impériablement".

Et on ne peut que souhaiter que le poète persévère dans ces papiers collés (ce serait un beau titre), cependant que le professeur s'exprime dans de très pertinents ouvrages de critique sur d'autres poètes, comme Jouve, Bonnefoy, Rimbaud. Je n'ai pas nommé René Char, trop proche, sur lequel Leuwers a écrit un beau livre de poète et de fils spirituel.

■ Lilyan KESTELOOT
Ifan-Dakar

■ *LITTÉRATURES FRANCOPHONES : LANGUES ET STYLES*, CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPHONES DE L'UNIVERSITÉ PARIS XII-VAL DE MARNE, ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR PAPA SAMBA DIOP, L'HARMATTAN, 2001, 263 P.

Deux "arguments" de ce colloque sont proposés en ouverture et en clôture. Tout d'abord, celui de Daniel Delas : "De quelle voix parlent les littératures francophones ?" ; et, en conclusion, celui de Papa Samba Diop, "Littératures francophones : langues et styles". L'ensemble est par ailleurs composé de dix-huit contributions de collègues de différentes universités françaises et étrangères, chercheurs confirmés ou chercheurs débutants ; certaines sont monographiques, d'autres embrassent une problématique plus générale. Plutôt que de suivre le déroulement proposé, nous les présenterons en les reclassant par centres d'intérêt et en commençant par les monographies.

Quatre d'entre elles s'intéressent à l'œuvre de Sony Labou Tansi. Justin Kalulu Bisanswa embrasse tous les romans de l'écrivain congolais pour interroger la notion de représentation apparemment mise à mal par l'écrivain. Cette remise en question ouvre des voies nouvelles au roman africain. Le critique étudie "les modalités de l'écriture romanesque (qui) subissent des déplacements qui conduisent à un renouvellement en profondeur du genre." Trois lieux textuels sont analysés : les avertissements, l'auto-réflexivité à partir de la mise en abyme de l'acte d'écriture et de la culture livresque (cf. passage intéressant consacré à la forêt donnant une nouvelle interprétation de son insertion, p. 91) ; Kinshasa, Brazzaville, Kongo ne sont pas pris comme lieux référentiels servant une description héritée du réalisme, mais comme "motifs" se substituant au temps et à l'espace : "Comblent et esthétisent un espace à la fois domestique, romanesque et aussi mental." Les romans s'enroulent ainsi autour d'un centre, "lieu qu'il cherche à décrire", mais surtout "lieu par lequel il aspire à se représenter lui-même". "Se mettant en scène", "se regardant fonction-